

En voilà bien assez sans doute pour exprimer les relations métaphysiques des idées, comme par exemple M. Renan. Quant aux relations extérieures, que sont les sept formes hébraïques auprès des quatre grandes classifications des verbes algonquins et de leurs quinze accidents ? Que sont ces sept formes en présence des conjugaisons iroquoises qui offrent tant de richesse et de variété qu'on ne sait vraiment auquel des deux idiomes américains on doit donner la palme ?

Les noms n'offrent guère moins de merveilles ; ils se conjuguent plutôt qu'ils se déclinent. On dira en iroquois : Kasitake, à mes pieds, sasitake, à tes pieds, rasitake, à ses pieds (à lui), et en algonquin : nisit, (1) mon pied, kisit, ton pied, osit, son pied, comme on dit : Karkahots, ni Sab, je vois ; satkahots, ki Sab, tu vois ; rarkahots, Sabi, il voit. Les préfixes des noms sont, à peu de chose près, les mêmes que ceux des verbes. Il y a en iroquois, tant dans les conjugaisons nominales que dans celles des verbes, 15 personnes, dont 1 au sing., 5 au duel, 5 au pluriel, et 1 à l'indéterminé. Les Algonquins n'ont que 7 personnes, mais néanmoins leurs noms possèdent un nombre prodigieux de flexions, à cause des accidents auxquels ils sont sujets, et dont voici la liste : le diminutif, le détérioratif, l'ultra-détérioratif, l'investigatif, le dubitatif, le prétéritif prochain, le prétéritif éloigné, le locatif, l'obviatif, le subviatif, le possessif, le sociatif et le modificatif.

Il s'agirait maintenant de faire admirer à M. Renan la souplesse merveilleuse tant de l'Algonquin que de l'Iroquois, leurs particules délicates, leurs mots composés ; mais un travail sur cette matière, pour être exact, demanderait des développements que ne comportent pas les étroites limites dans lesquelles nous voulons nous renfermer : car nous n'avons pas le loisir de composer un volume. Nous nous contenterons donc de faire observer qu'en iroquo-algonquin, presque tous les mots sont verbes ou peuvent le devenir, et que c'est là une des principales sources de la souplesse merveilleuse de ces langues ; elles possèdent des particules délicates en grand nombre, et d'une délicatesse telle que, le plus souvent, il est impossible de les rendre dans aucune langue indo-germanique. Quelques-unes donnent de l'énergie au discours, d'autres lui donnent de la clarté, plusieurs ne sont employées que pour l'ornement. Les interjections sont, les unes propres aux hommes, (2) les autres aux femmes et enfin d'autres sont communes aux deux sexes.

Enfin nous ferons remarquer, et ce sera notre dernière remarque, que les mots peuvent se composer, pour ainsi dire, à l'infini ; que deux ou trois mots, purs ou accidentés, peuvent se réunir en un seul, tantôt au moyen de voyelles initiales ou de consonnes transitives, tantôt sans aucun ciment ni trait-d'union ; que cette composition des mots n'est pas toujours une simple juxta-position, comme cela a lieu d'ordinaire dans les langues généralement connues, mais qu'elle se fait assez souvent par manière d'intro-susception. Deux exemples vont expliquer la chose. Cette phrase : *j'ai de l'ARGENT*, peut se rendre littéralement en iroquois par celle-ci : Sakien oSita ; mais il sera plus élégant de joindre les deux mots ensemble de cette manière : SakSitaïen. Le verbe Sakien joue ici le rôle d'une bourse qui s'ouvre pour recevoir et garder l'argent qu'on lui confie. On dira en algonquin *ni sakitaSakena mahingan, je tiens le loup par les oreilles* ; le *v. ni sakina* a l'air de s'ouvrir ici comme un étan ou comme un piège pour saisir et retenir sa proie.

De cette prodigieuse aptitude à la composition résultent quelquefois des mots dont l'excessive étendue étonne et, pour ainsi dire, va jusqu'à mystifier ceux qui ne connaissent point le mécanisme et le génie des langues d'Amérique. Ainsi, par exemple, d'un seul mot algonquin :

Aiamie-ozaSiconia-Sasakorenindainaganabikonsitokenak,

on pourra traduire toute cette phrase : Ce sont sans doute de petits chandeliers d'or d'église. Cette autre phrase : " on vient d'arriver encore ici exprès pour lui acheter de nouveau avec cela toute

(1) La racine SIT est peut-être la seule qui soit commune à nos deux langues américaines, lesquelles, comme jadis les deux jumeaux de Rebecca, semblent ne se tenir que par le pied. Chose singulière ! ces deux langues ont entre elles moins d'affinité qu'avec les langues d'Europe et d'Asie. Sur les cartes de géographie de l'ancien continent on trouve ça et là des mots sauvages, et en particulier des mots iroquois.

(2) De même, dans le langage de l'ancienne Rome, les hommes juraient par Hercule, *Mehercle*, les femmes par Onator, *Meustor*, et les uns et les autres par Pollux, *Pot* ou *Edepol*.

sorte d'habillements " se traduira très-intelligiblement et sans forcer la langue, par ce seul mot iroquois :

TethonSatiataSaserahunonseronnononohaties. (1)

Que M. Renan vienne lui-même en mission scientifique au milieu des faiseurs de cabanes (2) et des mangeurs d'arbres. (3) Il y trouvera une ample matière à ses recherches linguistiques. Qui sait ? peut-être même qu'en étudiant les langues de ces peuples, il retrouvera le précieux trésor de la foi qu'il a malheureusement perdu dans l'orgueilleuse étude du persan et du sanscrit. Peut-être que, tandis que les langues ariennes l'ont transporté tout d'abord en plein idéalisme, c'est-à-dire l'ont rendu de plus en plus idolâtre de lui-même et de ses propres lumières, les langues américaines l'obligent à s'humilier et à rendre gloire à Dieu, et, par ce moyen, le transportent dans le domaine de la vérité en lui faisant envisager la parole, non pas comme une création humaine, mais comme une création divine, au sens qu'attachent à ce mot les de Bonald et les de Maistre. Fiat ! fiat !

N. O.

HISTOIRE DU CANADA. (1)

COMPTE-RENDU DU COURS DE M. L'ABBÉ FERLAND, A L'UNIVERSITÉ-LAVAL.

XXXV.

(Suite.)

Les Iroquois étaient partout. En 1651, ils forcèrent souvent les habitants des environs de Québec à laisser leurs travaux pour se cacher : ils surprirent, au sud des Trois-Rivières, sous la conduite d'un chef célèbre, le *Bâtard Flamand*, deux Français occupés à la pêche et les blessèrent ; ils tuèrent plusieurs Français dans le voisinage de Montréal.

On sait que Mlle. Manse avait placé son Hôpital de Montréal à quelque distance du fort de la Pointe-a-Callières : c'était une position dangereuse, malgré les précautions prises ; car on avait entouré l'Hôpital d'une enceinte fortifiée dans laquelle on entrât par une seule porte, défendue par une tourelle à galerie.

Le 6 mai, un colon de Montréal, nommé Jean Boudart, ou le *Grand Jean*, était occupé dans son champ, près de l'Hôpital, avec sa femme et un engagé du nom de Chicot, lorsqu'ils virent une bande d'Iroquois sortir d'un taillis où ils étaient en embuscade. Chicot se cacha dans un arbre creux et Grand Jean et sa femme se mirent à fuir vers l'Hôpital ; mais la pauvre femme tomba entre les mains des Iroquois. Grand Jean qui était bon coureur eut pu se sauver ; mais il voulait sauver sa femme ou périr avec elle, et, bien qu'il fut sans armes, il se précipita sur les Iroquois avec lesquels il lutta, mais pour être bientôt tué ; la pauvre femme resta prisonnière et fut plus tard brûlée par les barbares. Chicot découvrit, sortit de son arbre creux et se défendit bravement ; mais enfin il tomba blessé et les sauvages le laissèrent sur la place après lui avoir enlevé la chevelure, ce qui ne l'empêcha pas de vivre encore une quinzaine d'années.

Des Français avaient entendu les cris des trois malheureuses victimes, et ils volèrent au secours de leurs frères, c'étaient Charles Lemoine, un sieur Archambault et un autre dont le nom n'a point été conservé. En arrivant sur la scène, ils se trouvèrent en face de onze Iroquois qu'ils se disposaient à attaquer, lorsqu'ils virent déboucher de la forêt une autre bande d'une quarantaine d'Iroquois : voyant alors que la lutte était impossible, ils se dirigèrent

(1) On pourrait encore allonger ces deux mots de plusieurs syllabes, par exemple

A'ia'mi'e-mi'k'i'8a'men'sing'da'jet'o'za'si'co'ni'a-8a'sa'ko'ne'nin /
Ce sont sans doute les petits chandeliers
da'ma'ga'na'bi'kon'si'to'ke'nak. (32 syl.)
d'or de la chapelle.

Ta'on'ta'sa'kotna'tin'ta'si'te'ra'hui'non'se'ron'nion'ton'ha'tie'se ke. (21 syllabes.)

Il faudrait qu'ils vissent encore ici leur acheter de nouveau avec cela toute sorte d'habillements.

(2) Rotinonsonni, les faiseurs de cabanes, nom donné aux Iroquois par les Hurons.

(3) Ratirontaka, les mangeurs d'arbres, nom que les Iroquois donnent aux Algonquins.

(1) Voir le Journal du mois d'octobre dernier.